

CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES HISPANIQUES
DU XX^{ème} SIECLE

HISPANISTICA XX

TRAVAUX I

HOMMAGE à J. GUILLEN
ET
MÉLANGES

2



UNIVERSITÉ DE DIJON

EN PASSANT PAR HERELLE, DE BLASCO A BAROJA.

Jean VAYSSIERE.

Université de Dijon.

Nous avons, à portée de main, un petit livre de 107 pages ; il a été imprimé à Madrid - impronta Renacimiento - et édité par la librairie Alejandro Pueyo, Avenida Conde Peñalver, 16 ; l'année : 1928 ; l'auteur José Más ; le titre : "Blasco Ibáñez y la Jauría". Sur la couverture figure la reproduction d'une photo de Blasco, avec une dédicace nerveusement écrite, comme toujours

"A mi amigo y compañero el novelista José Más, como testimonio de simpatía y admiración".

Niza. Septiembre 1921. Vicente Blasco Ibáñez.

"La Jauría", l'auteur de ce petit livre nous la définit, et nous l'explique, en quelques mots :

"Esa inquina, ese aparente desprecio, esa agresividad sorda, esquinada e implacable con que algunos individuos de nuestra fauna literaria quieren envolver al glorioso autor de tantas obras inmortales débese a su consagración definitiva como novelista mundial.

Blasco Ibáñez cometió el grave pecado de salirse, sin la venia ni el auxilio de sus compañeros, del círculo pobre y reducido en el que nos movemos todos ..."

Car Blasco a effectivement réussi. Ce cercle fermé et limité dont parle l'auteur, il l'a franchi allègrement. Georges Hérelle, traducteur de Gabriele d'Annunzio, de Grazia Deledda, l'a "adopté" depuis qu'il a lu "La Barraca". dont il a fait "Terres Maudites", et un succès de librairie. Alors, on a eu recours au silence et au mépris vis-à-vis de celui qui a osé passer les frontières.

"Primero se formó la conjura del silencio en torno de él. Luego, al convencerse de que así no lograban restarle venta ni popularidad en España, puesto que los triunfos en el extranjero forzosamente habían de tener aquí su repercusión, trataron de menospreciarlo, llamándole de un modo despectivo, comerciante y reclamista, sin perjuicio de tornarse los que atacaban en monos de imitación" (1).

(1) C'est nous qui soulignons.

Lorsque Blasco meurt, le 28 Janvier 1928, ces différents sentiments ne se sont pas éteints. José Más reproduit en partie une interview de l'un des deux membres les plus connus de ce qu'il appelle "La Jauría", Pío Baroja (2), interview publiée dans "Informaciones" du 28 Janvier 1928. On y trouve, outre une appréciation négative - ce qui n'est pas surprenant -

"Lo de Blasco es una cosa superficial. Algo así como un reportaje muy brillante. Pero esto tiene para mí escaso interés..." (3),

un refus total de reconnaître à Blasco la possibilité de représenter la littérature espagnole à l'étranger. L'Espagne, dit Baroja, est un pays difficile à représenter. Tout au plus Blasco pourrait-il symboliser la frange méditerranéenne ; et encore ! Car :

"Para los franceses, Blasco era otro francés un francés de más abajo, del "Midi"" (3 bis).

Voilà qui est dit. Le fait que Blasco ait connu la gloire littéraire en France est difficile à accepter. (Peut-être aussi, sa position obstinément francophile durant la première guerre mondiale, qui a fait de lui, dans tous les journaux de l'hexagone "le grand ami espagnol de la France". Mais ceci n'entre point dans notre propos actuel ...).

Mais nous savons, nous, que Baroja a la mémoire courte (et c'est pourquoi nous avons souligné la dernière phrase de notre citation de José Más). Nous savons que lui aussi a cherché à se faire un nom à l'étranger, et curieuse coïncidence - en s'adressant au prestigieux traducteur qui a lancé Blasco, et ... à son éditeur.

Il est vrai qu'il y a de cela plus de vingt ans...

x

x x

La Bibliothèque Municipale de Troyes possède une richesse souvent insoupçonnée par les chercheurs hispanistes et italianistes

- (2) L'autre chef de file est Valle-Inclán, qui donne quelques opinions féroces sur Blasco à ce même journal "Informaciones" du 28 janvier 1928 :

"Yo les diría a ustedes que Blasco no se ha muerto.

- ¿Cómo ?

- Sí, que es un reclamo... Creo que eso sí lo hacía bien".

J.M. Lavaud a d'ailleurs écrit un article sur ce sujet dans le "Bulletin Hispanique", tome LXXVI, N° 3-4, Juillet-Décembre 1974 : "Valle-Inclán et la mort de Blasco Ibañez".

- (3) et (3 bis) José Más, Blasco Ibañez y la jauría, op. cit., p. 12 et 13.

le "Fonds Hérelle", ensemble de documents légués progressivement par le traducteur à son ami, conservateur de la bibliothèque, Lucien Morel Payen. On y trouve, outre les ouvrages en leur première édition, souvent dédiacés, des journaux, des magazines, une importante correspondance manuscrite adressée à ce brillant traducteur bayonnais du début du siècle. Nous y sommes allé souvent pour compulser les 132 lettres que Blasco lui a adressées, et, au fil des recherches, nous avons retrouvé plusieurs lettres que Pío Baroja écrivit, lui aussi, au traducteur. Leur lecture ne laisse pas d'être intéressante, car elle nous apprend qu'il suit, peu ou prou, la même démarche que celui qu'il feint d'ignorer de son vivant, et qu'il critiquera ensuite.

x

x x

Blasco commence sa correspondance, puis sa collaboration auteur-traducteur avec Hérelle, dès le 23 mars 1899 (4). Après avoir reçu plusieurs lettres de celui-ci, il se décide à lui répondre qu'il accepte d'être traduit par lui, et qu'il en est très heureux. Il précise que, s'il n'est encore engagé auprès de personne pour que son livre soit traduit en français,

"Nada tiene de extraño, ya que son pocos, fuera de España, los que se acuerdan de los escritores españoles".

Nous verrons plus avant comment Pío Baroja tiendra à peu près le même langage, auprès du même traducteur, sept ans plus tard.

Le contact est établi. Les deux hommes s'entendent bien. Leur correspondance devient régulière.

Le 19 Septembre 1901, l'écrivain, dans une lettre à celui qu'il appelle désormais "Querido amigo", se montre à la fois très sévère et très clairvoyant sur le niveau d'instruction en Espagne, et les chances de diffusion dont y peut disposer tout écrivain

"Este es un país en el cual de los 17 millones que lo pueblan, hay 12 que no saben leer... Y todos rezan y están dispuestos a romperse la cabeza con el vecino disputando por lo que puede haber más allá de la tumba. El libro que llega a los 4.000 ejemplares es un prodigio que sólo se ve de tarde en tarde".

Sur ce point aussi, nous l'allons voir, Baroja tiendra les mêmes raisonnements que Blasco.

(4) Pour cette question, voir notre article : "La Barraca devient Terres Maudites", in Bulletin Hispanique, tome LXXVI, 1974, N° 3-4, p. 335-353.

Celui-ci voit son oeuvre éditée en français. Le 1er Octobre 1901, le premier épisode de "Terres Maudites" est publié dans "La Revue de Paris". Le 5 Février 1902, Calmann-Lévy édite le roman, sous forme d'un volume in 8^e de 315 pages.

Le succès est immédiat, non seulement en France, mais encore en Espagne. Le madrilène "El Liberal" publie un article très élogieux sur ... Hérelle ; ce qui permet à Blasco de lui écrire, dans un courrier, hélas non daté :

"Aquí, los periódicos le han puesto a usted en las nubes",
puis, très clairvoyant, car connaissant son monde, d'ajouter

"Le va a caer a usted encima media docena de aspirantes a traducción".

Nous ne savons pas s'ils furent une demi-douzaine, mais ce que nous démontrent parfaitement les documents, c'est que Pío Baroja fut de ceux-là.

x

x

x

Apparemment, Hérelle a ses entrées chez Calmann-Lévy. Lors-
qu'il contacte ce dernier pour l'édition de "Terres Maudites" celui-ci
(nous laissons de côté les marchandages de droit d'auteur) lui déclare (5),
le 15 Septembre 1901 :

"Nous tenons, ainsi que nous vous l'avons si souvent répété,
à voir paraître dans notre maison les belles traductions que
vous faites".

Trois ans plus tard - 7 Novembre 1904 - le même Calmann-Lévy écrit au
même Hérelle :

"Pour moi, vous le savez, les ouvrages de Blasco Ibáñez
m'intéressent d'autant plus qu'ils sont traduits par vous".

Georges Hérelle, Calmann-Lévy ; nous entrons de plain-pied dans la
correspondance - courte - entre Pío Baroja et le premier cité.

Car voici qu'en Février 1906, sans doute ému par l'intérêt que
suscitent les ouvrages de Blasco en Espagne - bien que rien ne nous

(5) Voir à ce sujet la lettre manuscrite de Gaston Calmann-Lévy reproduite
en annexe de notre article cité en note 4.

permette de l'affirmer tangiblement - et suite à son foudroyant succès français - Baroja écrit à son tour à Hérelle, pour lui proposer de traduire un de ses romans, car ... Calmann-Lévy (voici le second protagoniste) n'a point voulu éditer une version française de "La Busca". La lettre est datée du 5 février, à Madrid. Elle commence par la tournure impersonnelle "Muy Señor Mío" (6), ce qui prouve bien que Pío Baroja ne connaît pas personnellement notre homme, mais est au courant de la réputation que lui ont faite les journaux espagnols, ainsi qu'aux "reportajes muy brillantes pero de escaso interés" de Blasco.

"Hace unos meses, envié al editor de Paris Calmann-Lévy la traducción de una novela mía, La Busca, y por causas especiales no se ha podido publicar

Aucun doute possible : le vieux renard qu'est Gaston Calmann-Lévy n'a pas voulu se lancer sur une piste inconnue. Aussi a-t-il conseillé à Baroja de lui envoyer une autre traduction, afin qu'il puisse voir "si le convenía publicarla". Peut-être, mais là aussi nous n'avons point de preuve écrite - lui a-t-il conseillé de s'adresser - pourquoi pas ? - au traducteur "latin" de la maison, en qui l'on a toute confiance. Baroja, bien entendu, se garde bien de le lui dire, et se contente, assez sèchement, il faut le constater, de lui proposer

"¿Quiere Vd que le envíe algún libro mío por si le parece bien traducirlo ? Si gusta, puede contestarme a Mendizabal, 34, Madrid".

La lettre suivante, datée du 10, est déjà plus respectueuse, du moins dans son introduction. Hérelle devient "Muy Señor Mío y de mi mayor consideración". L'auteur y démontre qu'il tient vraiment à avoir Hérelle comme traducteur. Il lui adresse son premier livre, ainsi que le dernier en date. Et il semble vraiment vouloir adapter le produit au succès commercial qu'il pense être le propre du public français, car il précise :

"Creo que de los libros que le envío, el más traducible (sic) sería "La Feria de los Discretos", porque, aunque no sea lo mejor que yo he escrito, es la obra más entretenida y más animada de las mías".

(6) Comment Pío Baroja a-t-il eu l'adresse de Georges Hérelle, sinon peut-être par Calmann-Lévy ? D'autre part cette lettre, la première du dossier, est adressée tout simplement, en haut de la page, à "Monsieur Hérelle, profesor".

Jusqu'ici, il y a eu prise de contact, essai de se faire traduire, mais aucune justification bien précise de ce désir.

Passent plusieurs semaines, et arrive le 13 Mai 1906, où l'on peut constater que Baroja tient à Hérelle le même raisonnement que naguère, en 1899 et 1901, tint Blasco.

Tout d'abord, il dit être heureux de trouver chez lui, au retour d'un court voyage en Italie, la lettre du traducteur lui accusant réception de son livre "Paradox Rey".

Puis il lui demande s'il lui est arrivé de trouver un compte rendu de lecture ou une critique sur l'un de ses livres.

Il en vient enfin au point essentiel, toujours le même : la traduction. Les phrases qui suivent prouvent sans aucun doute possible que Hérelle n'a encore rien traduit.

"También me gustaría saber su opinión acerca de la traductibilidad (7) de mis libros. ¿Cree usted que alguna de mis novelas podría gustar al público francés ? Yo sospecho que no había de gustar".

Petite phrase désenchantée, qui nous porte à penser que Baroja perd peu à peu ses espoirs. Toutefois, pour revenir à la charge, il va retrouver des arguments que nous connaissons bien ; Hérelle aussi Il y ajoute une certaine franchise, qui apparaît dans les premiers mots

"A mí me interesa esto porque actualmente un escritor español por mucho que publique es casi inédito y sólo es conocido de un reducidísimo círculo de personas".

Blasco parlait d'un tirage phénoménal de ... 4 000 exemplaires. Et Baroja poursuit sa plaidoirie, insistant sur la possibilité de se faire connaître, mais aussi (de celà Blasco ne parla point) de gagner quelque argent

"Ser traducido al francés es la posibilidad de ser conocido y la posibilidad de ganar algo, dos posibilidades imposibles en España".

Connaissant le tempérament prude et rigoureux de Georges Hérelle, nous ne serions pas surpris que cette rude constatation financière lui ait fait mauvais effet. Blasco, plus rusé, lui avait laissé entière liberté pour les questions financières.

(7) Souligné, dans sa lettre, par Pío Baroja lui-même.

Il semble, par ailleurs, que Baroja ironise sur le succès de sa plaidoirie, si l'on considère sa conclusion :

"Esperando que me conteste cuando tenga tiempo de sobra y humor, es de Vd Affmo y muy devoto Pío Baroja".

Il n'avait pas tort. Ce n'est qu'en 1911 que nous retrouvons dans le dossier Hérelle une nouvelle lettre de lui - en fait une simple carte postale - lettre dans laquelle il lui demande à nouveau son avis sur la fameuse "traductibilidad" de ses oeuvres.

x

x x

Cette carte, datée du 21 Avril 1911, Madrid, arrivée à Bayonne le 22 Avril (!) est claire et nette.

"Distinguido Colega,
Me tomo la libertad de enviarle mi último libro. Desearía que me diera usted su parecer acerca de si es o no traducible al francés".

Celà, il l'a déjà écrit. Ce qui est nouveau, c'est que nous apprenons qu'il a trouvé un traducteur parisien (après le succès Blasco-Hérelle, ils sont nombreux à chercher, soit à traduire Blasco, soit à trouver un nouvel "oiseau rare" ; ils sont nombreux, et souvent féroces entre eux).

"Hay un joven de París que va a empezar a hacer esta traducción, y yo, antes de que se entregase a un trabajo infructuoso quisiera saber la opinión de Vd porque Vd es seguramente de los que conocen mejor el público francés".

Que répondit Hérelle ? Rien sans doute, parce qu'il ne reçut rien. La "despreocupación" a fait son oeuvre, autant chez Baroja que chez ses éditeurs espagnols.

Un mois plus tard - le 22 Mai 1911 exactement - l'écrivain adresse à Hérelle une lettre que nous ne commenterons pas, car ... elle se passe de commentaires.

"Muy Sr Mío e ilustre colega : he pasado una temporada fuera de Madrid (8) y al volver me he encontrado con que los ejemplares

(8) En fait, il semble y avoir une raison pratique - qui vient s'ajouter aux raisons de fond - au manque d'enthousiasme de notre traducteur : c'est que Baroja n'est pas en contact suivi avec son éditeur, qu'il ne s'occupe guère de savoir si ce dernier a bien effectué les envois d'ouvrages qu'il lui a demandés, ce qui fait que Hérelle, après avoir reçu la lettre de l'auteur, attend en vain l'envoi de l'éditeur. Difficile à supporter pour un homme méticuleux comme lui !

de mi último libro que quise enviar a los críticos y personas conocidas (9) dormían tranquilamente en los estantes de la casa editorial.

No sé si ahora los habrán enviado. Si dentro de una semana, o cosa así no recibe Vd mi libro y quiere Vd tener la bondad de avisármelo por una tarjeta postal yo tendré mucho gusto en remitírselo.

Dándole las gracias por su atención de Vd muy atento y devoto
Pío Baroja (10).

Le style cavalier de la missive, l'apparente légèreté de l'attitude étaient bien faits pour déplaire au scrupuleux, au méthodique Georges Hérelle.

Mais Baroja, qui, décidément ne lâche pas prise, lui envoie son livre : "Las inquietudes de Shanti Andía". Le livre semble trop long à notre traducteur - serait-ce là une "belle excuse" ? - et il ne le traduit pas. Ce qui donne à Baroja l'occasion d'écrire une nouvelle lettre, le 19 Juillet 1911. Hérelle lui ayant dit avoir lu son livre, il l'en remercie, et apprécie les commentaires qu'il a bien voulu lui adresser.

Mais qui va le traduire ?

"En el caso de que tuviera Vd algún amigo que quiera (más tarde o más temprano) traducir una novela del español yo le agradecería que recomendara Vd este libro mío".

Reste l'argument invoqué par Hérelle : celui de la longueur, (où Calmann-Lévy, qui tient à son format, a très certainement son mot à dire).

"Por la longitud excesiva, creo que no importaría porque seguramente hay capítulos en la novela que son eliminables".

Mais qui donc a soufflé à l'oreille de Baroja que c'est là précisément le langage que Blasco a eu le flair de tenir à Hérelle depuis que celui-ci s'occupe de ses traductions ? "Haga usted lo que quiera..."

Le parallélisme ne s'arrête pas là. Alors que naguère l'écrivain parlait maladroitement "gros sous", le voici qui reprend, presque mot pour mot, le vocabulaire de l'auteur Valencien.

"En cuanto a las condiciones lo dejo a la consideración de Vd. Consiento pues a ceder a Vd el derecho exclusivo de traducción de La Barraca en lengua francesa, en las condiciones que Vd quiera marcar"

- (9) Où Baroja range-t-il Hérelle ? Parmi les critiques, ou parmi les personnages connus ? Autre raison pour celui-ci d'être .. froissé.
(10) Nous reproduisons la ponctuation hétérodoxe de Baroja. En cela au moins il rejoint Blasco Ibáñez (bien que celui-ci allât plus loin, oubliant même les accents !)

écrit Blasco en 1899 (11) ; en 1901 (12), il ne change pas d'attitude :

"En cuanto al precio, me parece muy bien lo que Vd me dice.
Ya sabe Vd que puede disponer como guste".

Et, en 1911, voilà que Baroja écrit :

"Respecto a los derechos de autor tampoco habría cuestión porque yo que ten o deseos de ver traducida al una novela mía al francés (13) no intentar a cobrar nada .

Nouvelle maladresse, nous semble-t-il, de Baroja. Il semble dire à Hérelle que, s'il ne demande rien, c'est parce qu'il veut voir au moins l'un de ses romans traduit en français.

Dernière - et naïve maladresse si ses romans ne sont pas traduits en France, dit-il, ils sont traduits ailleurs :

"Cosa extraña ; donde parece que mis libros tienen algún éxito y se van a traducir es en Rusia. Habrá que creer en esa frase hecha de que los extremos se tocan".

Cependant, le contact n'est pas rompu. Le 6 Septembre de cette même année 1911, Baroja écrit à nouveau à Hérelle. Il le remercie pour l'intérêt qu'il porte à une traduction française de "Las Inquietudes de Shanti Andía".

Mais voici que, au fil de la lettre, apparaît à un détour du chemin un traducteur, professeur à Nantes, qui est aussi traducteur des ouvrages délaissés par Hérelle, - il y en eut - de ... Blasco Ibáñez. Il s'agit de Félix Ménétrier (14), dont Camille Pitoulet écrit dans ses "Mémoires manuscrites" (15)

- (11) Lettre déjà citée, du 23 Mars 1899, qui marque le premier pas des rapports Blasco-Hérelle.
 (12) Lettre du 19 Septembre 1901, déjà citée.
 (13) C'est nous qui soulignons.
 (14) Félix Ménétrier fait partie des traducteurs "universitaires" comme le dit Camille Pitoulet, par opposition avec les traducteurs journalistes, telle Berthe Delaunay, ou les traducteurs hommes de lettres, tel Jean Cassou, de la littérature espagnole d'alors. Il a publié deux traductions de Blasco :

Sous les Orangers (Entre Naranjos)
Contes espagnols d'amour et de mort.

- (15) Camille Pitoulet. Mémoires manuscrites. Conservées à la Bibliothèque Municipale de Dijon. Tome 2. Ces "mémoires" sont écrites à la main sur des livres imprimés, soit en marge, soit dans les interlignes, voire sur les lignes du texte !!! Leur lecture (il y a 40 tomes !) est, de ce fait, extrêmement pénible.

"Cette exhumation des traducteurs universitaires de Blasco a rappelé à mon souvenir le cas du plus ancien, du plus fidèle : Félix Ménétrier".

Or, le second paragraphe de la lettre de Baroja nous dit :

"Hace ya mucho tiempo me escribió el profesor de Nantes, Mr Felix Ménétrier diciéndome que iba a traducir un libro mío titulado Zalacaín el aventurero, pero después sin duda ha encontrado dificultades para colocar la traducción".

Ainsi, on pourrait traduire et vendre "du Baroja" en France, à condition de pouvoir placer la traduction. Ah Si seulement Hérelle se chargeait de la faire passer chez Calmann !

Au demeurant, une fois de plus, et - trait de caractère curieux, car mal assorti à son obstination - Baroja ne se fait pas d'illusions. Son désenchantement atteint toute la littérature espagnole, où, selon lui, il ne se présente aucune oeuvre littéraire ayant un caractère événementiel. Une amertume, ne pouvons-nous nous empêcher de penser, peut-être due au phénomène Blasco, point renouvelé dans le cas présent.

"En el fondo es lógico que en todos los países se encuentren ya hartos de traducciones y más no teniendo en la esfera literaria esos astros de primera magnitud, los Zola, los Tolstoi, los Ibsen, que se presentaban como un acontecimiento".

x

x x

Ici s'arrête, en ce qui concerne les lettres conservées à Troyes, la question de la traduction (à un petit détail près, que nous verrons plus avant). Mais Baroja va tout de même garder le contact avec Hérelle, et même solliciter de lui l'obtention de certains renseignements.

Cette seconde étape des rapports entre les deux hommes, basée essentiellement sur la recherche de documentation, est consignée dans deux lettres de Baroja - les deux dernières du dossier - datées de Mai et Juin 1912.

x x x

Toute la recherche en question concerne Eugenio de Aviraneta (16),

- (16) Eugenio de Aviraneta, sur lequel a effectué un travail approfondi de recherche le professeur Luis URRUTIA, l'un des spécialistes mondiaux de Pío Baroja.

et la franc-maçonnerie espagnole de Bayonne. La lettre écrite en Mai (17) commence par l'homme :

"Estoy recogiendo datos para escribir un libro novelesco acerca de un conspirador vasco que se llamaba Eugenio de Aviraneta. Este conspirador era pariente mío y, aunque figura de segundo orden en la política española, tuvo una vida muy accidentada".

Baroja rappelle ensuite les étapes de la vie de son lointain parent - guerrillero de l'an 9, la Grèce avec Lord Byron, les combats en Amérique, son influence (qu'il affirme avoir été très importante) lors du "Convenio de Vergara".

Tous ces détails ne concernent pas directement le point où Baroja veut en venir. Ils sont de simples éclaircissements, au demeurant justifiés, car il n'est pas certain que notre traducteur connaisse Aviraneta.

Dans la dernière ligne de la première page de la lettre, apparaît le point essentiel ; car c'est là où Hérelle peut intervenir.

"Vivió en Bayona (en 1838-1839) donde intrigó contra los carlistas.

Por los datos que yo tengo Aviraneta debió de estar en Bayona de chico antes de 1808 y debió afiliarse allí en la masonería".

D'après lui, il existait en effet dans cette ville, après la Révolution Française, un groupe important de révolutionnaires espagnols divisés en deux camps. Les uns étaient des amis de Brissot, et avaient à leur tête l'abbé Marchena. Les autres, dirigés par "el español Guzman", penchaient davantage pour Danton.

Baroja, avant de se lancer dans la rédaction de son roman, veut prendre toutes les garanties possibles sur l'authenticité de l'Histoire. C'est pourquoi il fait appel au professeur Hérelle, qui a d'autre part le grand avantage, aux yeux de notre auteur, de résider à Bayonne (bien qu'il soit né dans l'Aube ! Mais celà, Baroja ne le sait pas).

"Yo quisiera saber (18) si se recuerda en Bayona dónde estaba

(17) Lettre datée du 24 Mai 1912, toujours partie de la même adresse (Mendizabal, 34) et adressée, cette fois-ci, au "Muy señor mío e ilustre compañero".

(18) Toujours ce style rugueux, qui ne s'embarresse jamais de formules de politesse personnelles, se contentant d'appliquer d'une façon que l'on sent mécanique les formules stéréotypées, du style "es de Vd atto ss q.b.s.m.

la logia masónica a principios del siglo XIX y si en estos años seguía existiendo el Club Jacobino".

Puis il précise bien que c'est des renseignements qu'il pourra réunir que dépend la publication de son ouvrage

"Si llego a reunir bastantes datos y publico la primera parte de mi obra, para la segunda iré ahí a Bayona, y tendré el gusto de saludarle".

Là-dessus s'achève cette lettre (après avoir demandé tout de même "mil perdones por el encargo"), qui s'avère donc être une simple demande de documentation et de données historiques. Il n'y est plus question du traducteur, mais du professeur de Bayonne qui, outre l'enseignement de la ... philosophie, se consacre à l'histoire avec passion.

Le professeur historien répond à l'attente de Baroja, et lui communique un certain nombre de données qu'il a pu recueillir sur les francs-maçons et le Club Jacobin bayonnais. Un mois plus tard, l'auteur adresse une nouvelle demande de renseignements à Hérelle (19) et puis aussi, par son intermédiaire, au bibliothécaire bayonnais, Monsieur Graciani.

Le ton manque de chaleur, malgré le travail qu'a probablement effectué Hérelle

"Muchísimas gracias por las informaciones que me de Vd acerca de la Logia Masónica y del Club Jacobino de Bayona".

C'est tout. Suit, sans transition, une nouvelle demande :

"Esas dos calles de Bourneuf y de Jacques Lafitte en principios del siglo XIX ¿se llamarían así o tendrían otros nombres ?"

Bien évidemment, nous comprenons le désir logique de Pío Baroja, qui se passionne pour son personnage et son sujet, d'avoir le plus possible de données exactes. Mais - surtout s'adressant à un Georges Hérelle qui, répétons-le, est très connu, et qui a tendance, de plus, à être sourcilieux - sa façon d'écrire nous semble un peu cavalière.

Et, lorsqu'il s'agit du bibliothécaire et des archives municipales, il ne va pas hésiter à demander plus que ce qu'on lui propose spontanément, et qu'il n'hésite pas à qualifier de "quelques" recherches.

(19) Lettre datée du 11 Juin 1912.

"Si el bibliotecario Monsieur Graciani va a tener la amabilidad de hacer algunas investigaciones acerca de Aviraneta en el Archivo de Bayona yo quisiera que Vd le dijera que me interesa todo cuanto sea intriga entre carlistas y liberales concerniente al Convenio de Vergara".

D'une recherche précise, sur un personnage précis, voici que le bibliothécaire contacté par Hérelle se trouve(ra)it chargé malgré lui d'un travail de recherche beaucoup plus vaste, ambitieux, et... imprécis. Nous ne savons pas quelle fut sa réaction, non plus que celle de Georges Hérelle, mais un fait est certain : la correspondance (du moins celle conservée à Troyes, et, quand on connaît la minutie et le goût pour le classement systématique de notre homme, on est en droit de supposer que ce sont là les seules lettres) s'arrête ici (20).

En ce qui concerne les possibilités de traduction, il est un indice supplémentaire de leur annulation pure et simple. Hérelle a parlé à un membre du jury d'agrégation (laquelle ? ceci n'est pas précisé dans la lettre) en lui demandant de s'occuper de la question, ce qui, à nos yeux, prouve qu'il se désintéresse désormais de l'affaire. Au demeurant, Baroja ne se fait pas d'illusions à ce sujet. Voici la fin de la lettre

"Muchas gracias por su indicación al miembro del jurado de agregación para que traduzca algo mío. Y saludándole es de Vd muy atto ss..."

Sur cette dernière formule, nous refermons le dossier.

x

x x

Qu'avons-nous tenté de prouver ?

Que Baroja, qui a fortement critiqué Blasco parce qu'il se servait de l'étranger - surtout des Français - et qui le critiquera même après sa mort, a, lui aussi, tenté l'aventure, mais que dans son cas, elle a échoué. Par manque de valeur de ses ouvrages ? Certainement pas.

Par maladresse personnelle ? Sans aucun doute.

(20) Un exemple très précis : il a conservé jusqu'à la fin les lettres de Blasco, en les numérotant, puisque la dernière est datée du 12 Janvier 1926, soit environ deux ans avant la mort. La lettre est d'ailleurs courte (12 lignes), tapée à la machine, et Blasco termine en lui disant qu'il l'attend sur la Côte, dont il ne bouge plus guère.

Parce que Hérèlle jugeait que ses romans n'étaient pas en accord avec ce qui plaisait au public français ? Sans doute.

Parce qu'il est, ainsi, des phénomènes inexplicables logiquement, qui font que deux personnages n'arrivent pas à s'entendre ?

Peut-être.

"Amistad que acaba, jamás fue amistad", dit la sagesse espagnole.